

La perception de l'Histoire dans le discours stalinien hongrois

Thomas Szende

▶ **To cite this version:**

Thomas Szende. La perception de l'Histoire dans le discours stalinien hongrois. [Rapport de recherche] INALCO. 2001. hal-01368045

HAL Id: hal-01368045
https://inalco.hal.science/hal-01368045

Submitted on 25 Sep 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Thomas Szende (Paris)

LA PERCEPTION DE L'HISTOIRE DANS LE DISCOURS STALINIEN HONGROIS

I – Introduction

Deux dates servent de charnière à la période qui nous occupe : 1948 (l'année du tournant, installation du régime à parti unique) et 1953 (marquant l'avènement du gouvernement réformiste d'Imre Nagy). La Hongrie est figée dans un dogmatisme bureaucratique et répressif. L'éphémère démocratie de l'après-guerre, la république pluraliste n'est plus tolérée par les Soviétiques.

Définie au départ comme une forme d'État devant assurer la transition progressive vers le socialisme, la notion de démocratie populaire devient, dès 1948, synonyme de la dictature du prolétariat dans le cadre du modèle soviétique de l'État-parti. Les conséquences de la soviétisation des sociétés de l'Est européen sont bien connues : collectivisation, industrialisation, planification, suppression des libertés publiques, concentration du pouvoir. La hiérarchie du culte de la personnalité est à l'échelle régionale – au sommet se situe Staline – se décompose ensuite à l'échelle de chaque pays en "cultes nationaux". Le responsable du parti, dans chaque État satellite, est un Staline local, exigeant la même reconnaissance de son infaillibilité que le Père des peuples. L'espionnite prend le nom de vigilance qui justifie tout : censure, épurations, arrestations arbitraires, procès et aveux préfabriqués. On appelle dans la Hongrie de cette époque *csengőfrász* ("mal de la sonnette") la frayeur qui saisit quiconque entend retentir inopinément le timbre d'entrée.

Le monopole de l'État sur l'information est total. La presse ne diffuse que des communiqués de victoire, chiffres et statistiques à l'appui, célébrant les succès remportés par le peuple hongrois. Se penchant sur les éditoriaux du quotidien "indépendant" *Magyar Nemzet*, le sociologue M. Hernádi n'a trouvé entre 1949 et 1952 aucune référence à des erreurs, y abondent en revanche les résultats et des tâches à accomplir (cf. Hernádi, 1985, pp. 214-215).

La consigne est de produire le plus possible. Le premier plan quinquennal entre en vigueur le 1er janvier 1950. Son but, proclamé,

est de transformer la Hongrie, pour l'heure pays agricole à industrie insuffisamment développée, en un pays industriel à agriculture modernisée. La Hongrie devient une gigantesque ruche dont l'activité productrice est soumise aux objectifs stratégiques de l'URSS. Parallèlement à la course au rendement, de multiples moyens sont mis en œuvre, copiés du modèle soviétique : concours d'émulation, mouvement des innovations, "offres" gratuites de travail, relèvement constant des normes, renforcement de la discipline, etc. Le mythe du "rattrapage" est plus que jamais actif.

Seul détenteur du pouvoir, l'État-parti omniprésent planifie, distribue, déplace, élimine et ne laisse inoccupé aucun espace pour les activités sociales autonomes et spontanées. Il fabrique selon les besoins du moment des images de la réalité, ainsi des discours, conformes à ses propres intérêts, interdisant toute autre forme de représentation du réel.

Lorsqu'il existe une division inégale et discriminatoire du droit à la parole, celui qui parvient à l'accaparer tient en ses mains un moyen primordial dans la société. La langue de bois est ici formulée sans concurrence.

II - Corpus - objectifs

Dans la masse considérable des textes illustrant l'époque stalinienne la plus kitsch version hongroise, nous avons retenu trois discours majeurs[1] prononcés en février 1951 au cours du II^{e} congrès du Parti des Travailleurs Hongrois (MDP) par des dirigeants politiques de premier plan :

– Mihály Farkas, ministre de la Défense, qui un jour lança au visage des écrivains : "N'écoutez pas votre conscience, écoutez le parti !" (cf. Molnár, 1990, p. 157),

– József Révai, théoricien du parti, ministre de la Culture, qui dépèce les œuvres artistiques de l'époque avec des allures / velléités d'inquisiteur, dans le plus pur style jdanovien, et

– Mátyás Rákosi, "le meilleur élève hongrois de Staline", secrétaire général du Parti des Travailleurs; les slogans scandant son nom (du style : *Éljen Rákosi, éljen a párt !* "Vive Rákosi, vive le parti !" ou *Rákosi a mi vezérünk, ezért boldog a mi népünk !* "Rákosi est notre leader, aussi le peuple est-il heureux !") recouvrent les murs, les palissades, et même, à la chaux, les chaussées. Ses portraits, avec ceux de Staline,

---

1 Mátyás Rákosi : A központi vezetőség beszámolója és a párt feladatai ("Rapport du comité central et les tâches du parti"); József Révai : A párt feladatai és a kultúrforradalom ("Les tâches du parti et la révolution culturelle"); Mihály Farkas : Néphadseregünk virágzó hazánk békéjének védelmezője ("Notre armée populaire défend la paix de notre patrie florissante").

ornent les boutiques, les bureaux et les journaux.

Nos textes sont de grandes illustrations publiques de la ligne politique du régime – Farkas, Révai et Rákosi font partie du noyau dur du régime – des exposés de doctrine en politique intérieure et extérieure, traitant également des domaines économique et social.

Les discours politiques sont particulièrement importants dans les moments de transformations sociales profondes, à un moment où la propagande politique doit convaincre l'auditoire de la justesse d'idées politiques nouvelles. De plus, dans une société où les non-dits l'emportent, ce qui est exprimé officiellement prend un poids considérable. Leur caractère d'événement national rend ainsi les textes choisis des documents de référence.

Le corpus ainsi constitué révèle une homogénéité énonciative (unité de circonstance politique et de rituels discursifs) et on y reconnaît une thématique commune, polarisée autour de quelques idées récurrentes ce qui nous autorise à les traiter à l'égal d'un système cohérent illustrant bien l'idéologie et le style d'une époque.

Nous nous interrogerons plus particulièrement sur la manière dont les textes du corpus – qui sont eux-mêmes les produits de l'histoire réelle – produisent une histoire fictive et établiront les lieux où s'articulent des références au temps, ce type de message étant placé au cœur du dispositif idéologique en question.

Notre analyse n'a pas la prétention quantitative des récurrences, nous nous bornerons à citer quelques exemples significatifs.

III - Textes auto-légitimants

Tout discours politique s'organise autour d'un certain nombre de valeurs sûres et sécurisantes appelées à correspondre à des opinions largement partagées et qui servent à bâtir un univers commun à tous les destinataires.

Afin de produire de la légitimité, les discours étudiés font appel à des stratégies argumentatives en faisant référence à l'identité, aux racines, à des cautions morales, artistiques, littéraires et historiques. Pour être efficace, la propagande politique stalinienne qui nous intéresse sélectionne les faits qui appuient sa démonstration et tâche de s'appuyer sur un imaginaire collectif schématisé et appauvri. On s'empresse d'oublier tout ce qui dérange les fondements du régime face au mal du passé.

Seules quelques tranches des temps anciens sont jugées dignes de rester dans la mémoire collective et lorsqu'elles sont citées, elles sont revêtues d'une signification symbolique.

On constate une pratique identique du brouillage quant aux héros historiques : ne sont retenus que ceux qui correspondent aux

besoins immédiats du régime :

[...] notre éducation patriotique peut puiser non seulement dans le passé, mais aussi dans le présent. N'oublions pas que ce n'est pas seulement nous qui voyons en [...] les héros et les précurseurs de 1848-1849 nos prédécesseurs; eux aussi avaient deviné [...] en nous le peuple libéré leurs successeurs.

Et Révai continue en citant le romancier Mór Jókai (XIX^e siècle) :

[Et nous aurons un peuple qui sera content de sa patrie, nous aurons de grands hommes que le monde admirera, des héros, des esprits glorieux en qui nous renaîtrons [...] et l'écrivain de la postérité, pour glorifier la patrie, n'aura pas à inventer, mais seulement à décrire la réalité] [...] Jókai rêvait de nous[...]. Mais l'époque de la renaissance nationale d'il y a plus de 100 ans ne peut nullement être comparée pour ce qui est de ses dimensions, sa profondeur et son influence [...] à l'époque de la renaissance nationale dont sommes les acteurs. (cf. Révai, p. 38)

Certaines œuvres littéraires parviennent à survivre : mais les auteurs cités sont tous considérés comme les précurseurs directs ou indirects du socialisme. Ils sont gardés dans la mesure où ils sont utiles pour le régime :

La nouvelle culture socialiste ne sera une culture véritablement populaire que si elle puise délibérément dans l'héritage classique, avec, bien entendu, un sens critique. Il est impossible de continuer telle quelle l'œuvre, les méthodes de création de certains de nos grands artistes. Notre évolution serait perturbée si on passait sous silence notre critique à l'égard des géants de la culture hongroise, tels que Béla Bartók, Endre Ady [...] et, pour une partie de son œuvre, Attila József [...].Tout en haïssant le vieux monde, ces grands révoltés avaient tous la faiblesse d'être plus ou moins isolés du mouvement révolutionnaire de leur époque [...]. D'où les traits étrangers au peuple, décadents, reflétant le désespoir dans les œuvres de ces grands révoltés... (Révai, pp. 24-25)

Révai adopte le point de vue suivant concernant Sándor Petőfi :

Notre littérature a appris qu'il fallait haïr l'ancien monde mais elle n'a pas encore véritablement appris qu'il fallait aimer le nouveau monde. Cet amour qui se dégage de chaque vers de la poésie de Petőfi manque encore dans notre nouvelle littérature. Petőfi savait à la fois haïr le monde des seigneurs et aimer la patrie du peuple. Il faut que nos écrivains aiment et incitent à aimer davantage la patrie ainsi les hommes édifient la patrie. (Révai, p. 25)

Tous les éléments archétypiques de l'âge d'or et des temps

bénis apparaissent dans la description de la révolution de 1848.

Chaque nouvelle société considère la destruction et l'oubli de certaines des anciennes références comme indispensable pour sa survie. Ainsi que le rappelle P. Kende, à partir de 1948, il ne reste quasiment rien de valable de ce que la Hongrie officielle d'avant la guerre avait considéré comme évident, normal et respectable (cf. Kende, 1996, p. 82). Cependant, tout n'est pas entièrement rejeté des traditions antérieures à 1945.

La dictature de Rákosi (tout comme sa préfiguration soviétique) se considère comme l'aboutissement de l'Histoire et le début de l'ère de la rédemption. C'est sous cet angle que sont retracées les étapes ayant conduit au salut.

Dans les digressions historiques, les orateurs n'hésitent pas à remonter bien loin, mais les noms choisis sont éminemment évocateurs. Célébrant sans exception le passé glorieux, les références avancées établissent un véritable Panthéon révolutionnaire.

Parmi les grands chefs militaires "progressistes" du passé, on cite János Hunyadi qui fit reculer l'expansion des Ottomans en rendant un grand service à la cause de la liberté des Hongrois et des peuples danubiens, Miklós Zrínyi qui s'est battu pour l'émancipation de la patrie dè la double oppression des Turcs et des Habsbourg, François II Rákóczi qui dans ses mémoires rappelle que c'est la volonté de mériter la confiance et l'affection du peuple qui l'encourageait et lui donnait de la force, ainsi que Bottyán Vak, son meilleur compagnon d'armes, un serf devenu général. En tant qu'illustre combattant d'une guerre "juste", le chef de la "glorieuse" Armée rouge de la République des Conseils de 1919, Aurél Stromfeld est également évoqué. Comme le souligne Rákosi en ces termes :

Les traditions de Hunyadi, de Rákóczi, [...] *de Petőfi, sources d'énergie vivifiantes* [...] *proclament que notre partie n'a été forte, reconnue et indépendante qu'en liant son sort au progrès international.* (cf. Rákosi, p. 70)

Les textes étudiés rappellent à chaque instant et par tous les moyens que 1945 et, plus encore, 1948 correspondent à un recommencement total :

[...] *le peuple hongrois a connu des changements historiques. L'armée des esclaves exploités et sans espoir* [...] *a disparu* [...]. *Les soucis torturants, la lutte pour la bouchée quotidienne* [...] *ont pris fin.*

La Hongrie socialiste se rend hommage, fière d'avoir réussi à s'installer en trois ans et la démocratie populaire s'enorgueillit de ses succès. Chacun de nos textes est l'occasion d'observer que l'après-guerre en Hongrie inaugure un pouvoir qui va s'employer avec toutes ses forces à transformer la conscience de la société, y compris la

perception du passé. Toutefois, il règne un silence particulièrement opaque quant aux origines de la légitimité, à part quelques citations confuses du type :

Ce n'est pas seulement depuis 1948 que notre parti est devenu un parti nation, dans le sens véritable du terme; il l'était durant la guerre fasciste [...] *lorsqu'il luttait contre les conquérants allemands et leurs mercenaires hongrois. Bien entendu, un changement décisif s'est opéré avec l'année du tournant, avec la prise du pouvoir par la classe ouvrière* [...] *depuis, le pays est devenu notre patrie, de l'état de marâtre, il est passé à l'état de mère.* (cf. Révai, pp. 36-37)

ou bien :

Le développement socialiste [...] a pris un rythme accéléré, particulièrement depuis [...] 1948, lorsque s'est réalisée l'unité organique de la classe ouvrière [...] sous le drapeau de Lénine et de Staline. (cf. Rákosi, p. 71)

La législation des fêtes et emblèmes nationaux est révélatrice d'une volonté de réveiller l'esprit national, mais encore de balayer les séquelles du passé et sert à renforcer l'identité collective.

Le calendrier qui marque la nouvelle ère en Hongrie s'appuie sur toute une série de commémorations (libération par l'Armée rouge – 4 avril 1945; la République des Conseils – 21 mars 1919; l'adoption de la constitution de la République populaire hongroise – 20 août 1949) et, bien entendu, les anniversaires.

Qu'il nous soit permis de citer un exemple architectural bien connu illustrant l'appropriation et la transfiguration du passé. En 1948, à l'occasion du 31e anniversaire de la Révolution d'Octobre, l'Opéra de Budapest, somptueux bâtiment néo-Renaissance italienne inaugurée en 1884, est transformé par le biais d'artifices bon marché (draperies, rideaux, portraits) dans l'esprit d'une culture ouvrière.

Comme l'Église, l'URSS et les pays satellites ont voulu avoir leur année sainte, l'année du jubilé stalinien. Le 21 décembre 1949 qui la termine, a été une date historique en Hongrie, le parti hongrois a chanté avec dévotion à travers tout le pays les louanges de son idole.

Ces célébrations avaient pour objectif de marquer l'écoulement du temps, donner un sens à l'histoire, conforme à la marche triomphale du socialisme. Ce n'est donc pas un hasard qu'au lendemain de l'effondrement du Bloc, l'une des premières préoccupations des nouveaux pouvoirs a été de balayer, parmi les empreintes du communisme, les lieux de mémoire (statues, mémoriaux, fêtes nationales, objets fétiches, noms de rues, etc.), afin de renouer le fil de l'histoire au-delà de la parenthèse totalitaire.

IV - Marche inéluctable de l'Histoire

Tout discours politique est ancré dans les débats du moment. La relation entre nos documents tels qu'ils sont formulés et le contexte historique précis dans lequel ces discours s'inscrivent est clairement identifiable. Toutefois, il y a peu de références directes à l'actualité : le dépouillement des textes fait apparaître plutôt des allusions à quelques grands thèmes du moment sur lesquels les orateurs reviennent avec acharnement : on manifeste sa solidarité avec le "héroïque peuple de Corée" et on ne perd pas une occasion de vilipender avec une violence particulière le "traître Rajk" avec "Tito et sa clique", ainsi que le réarmement de l'Allemagne. En effet, comme le rappelle Rákosi :

[...] *dans le camp impérialiste il existe deux pays qui nous intéresse particulièrement, pays avec lesquels nous avons vécu pendant des siècles sous une influence réciproque. Ce sont la Yougoslavie et l'Allemagne* [...]. (cf. Rákosi, p. 23)

Le sort du peuple yougoslave voisin a été des siècles durant semblable à celui des peuples hongrois : il a été opprimé par des conquérants turcs, Habsbourg, par des propriétaires fonciers et ses capitalistes. Aujourd'hui ce peuple est trompé par une bande de canailles, des espions et des indicateurs de la Gestapo qui font cliqueter leurs armes aux frontières sud du pays. (cf. Rákosi, p. 74)

Et quant à l'Allemagne, Farkas déclare :

Pendant presque mille ans – comme l'a dit le camarade Rákosi – notre patrie a été l'objectif et la victime des velléités de conquêtes allemandes. Nous considérons le réarmement de l'Allemagne de l'Ouest comme un soufflet impudent à la cause de la paix. (cf. Farkas, p. 80)

C'est la raison pour laquelle :

Les patriotes hongrois ont salué avec enthousiasme la naissance de la République Démocratique Allemande dans l'espoir qu'elle constituera le point de départ du développement qui permettra à toute l'Allemagne de s'engager dans la voie de la démocratie et du progrès. (cf. Rákosi, p. 25)

Les mots désignant des processus comme "élargissement, renforcement, épanouissement, progrès, lutte incessante, aggravation" n'ont de signification que par ce qu'ils engagent simultanément le passé et l'avenir : les phénomènes en question ont toujours existé et ils ne manqueront pas de s'intensifier. Ces rituels lexicaux créent la fiction d'une histoire immobile, éternelle et annoncent en quelque sorte le gel du temps historique.

La tendance de fond est de dissimuler son rapport au réel en le prétendant universel, naturel et anhistorique afin de dire et de

redire : a) il est impossible de revenir en arrière; b) il est impossible d'imaginer un avenir autre que celui qui serait le prolongement organique du présent.

Une des caractéristiques fondamentales de tout discours politique est son ambiguïté. La propagande politique puise largement dans le réservoir des termes aux significations vagues mais chargés de connotations.

Le rideau de fumée et le conformisme de parole tels qu'ils apparaissent dans le langage stalinien deviennent fatalement leur propre caricature. Évoquons à cet égard la phrase absurde "*a nemzetközi helyzet egyre fokozódik*" (la situation internationale ne cesse de s'accroître), immortalisée par le film intitulé "Le Témoin" (*A tanú*) de Péter Bacsó (1969), interdit pendant dix ans et qui parodie avec une verve particulière les années cinquante : 1948-1953.

V - Monopole de la conscience historique

Malgré la marche inéluctable de l'histoire, l'homme doit intervenir. La nécessité historique se transforme en impératif moral, justifiant tout au nom du salut final. On prétend accélérer le mouvement de l'histoire. Cette impatience d'atteindre, de réaliser et de dépasser stades, phases et plans se manifeste partout, notamment dans les domaines artistiques :

Notre art s'est tourné ou commence à se tourner vers le présent. Même quand il aborde le passé, il s'efforce de le présenter comme un échelon vers le présent, comme une étape de l'évolution de notre peuple [...] *et saisis par la beauté de la vie nouvelle, les meilleurs représentants de l'ancienne génération commencent également à* [...] *devenir les annonciateurs des nouvelles vérités de notre vie.* (cf. Révai, p. 19)

Et toujours la même ligne de pensée :

Nous sommes heureux de voir que le climat exaltant de l'édification du socialisme donne des ailes à des écrivains révolutionnaires dont l'ancien régime avait empêché l'épanouissement. (Révai, p. 21)

Rappelons à ce sujet une histoire caractéristique de l'époque. Le parti a sévèrement blâmé le peintre Maronyák au sujet d'un portrait qu'il avait réalisé de Zrínyi : "Le Zrínyi peint par Maronyák est-il [...] le brillant stratège de l'indépendance hongroise [...] et dont la stratégie progressiste est encore appliquée dans l'Armée populaire hongroise ? Non ! Le camarade Maronyák a fait de notre Zrínyi une pâle copie pseudo-objective, à la manière d'un peintre de cour du XVII^{e} siècle [...]. Il ne suffit pas de faire revivre les traditions : nous devons aussi utiliser les résultats du présent et les perspectives de l'avenir pour éveiller une nouvelle conscience nationale. Il ne s'agit en aucun cas d'une déformation ni d'une falsification de l'histoire : nous

ne faisons que dévoiler à la lumière du présent, ce qui était en germe dans le passé mais qui n'a pu fleurir qu'aujourd'hui." (cité par P. György, p. 33.)

Le parti s'identifie au prolétariat et s'arroge le monopole exclusif de la conscience historique. Le mot parti est chargé d'une affectivité presque paternelle, être au parti est un signe de reconnaissance propre à une même famille. L'ouvrier apparaît comme l'homme nouveau, par son action politique, mais aussi par l'identité révolutionnaire et les valeurs collectives qu'il véhicule. Le prolétariat est appelé à jouer le rôle de rédempteur de l'humanité.

Dans son projet de transformation radicale de la société, le parti communiste se situe dans la double lignée de l'histoire et de la dimension prophétique de la doctrine, rattachant son activité autojustifiante à des œuvres fondatrices : en tête de l'organisation hiérarchique des sources figurent les textes sacrés du marxisme. Et en cas de difficulté, on répète inlassablement que la sainte doctrine est mal appliquée et qu'il n'y a qu'à retourner au vrai Marx ...

Insistant sur ses racines autochtones, sur l'enracinement des idées communistes dans un humus national qui l'autorisent à parler d'une permanence, le parti inscrit son combat dans la continuité et se confirme dans le rôle du porteur des meilleures traditions, c'est lui qui perpétue la mémoire des combattants méritants de toutes les époques. Aujourd'hui, le champ d'action politique est parsemé d'embûches que seuls les chefs du parti peuvent surmonter, agissant comme autant de saint Georges tuant des dragons.

L'Histoire, c'est aussi leur histoire individuelle. Le parti entre dans une ère de divinisation de ses leaders, leur vie est réécrite et exaltée, ils deviennent des figures légendaires. Toutes les vertus, toutes les connaissances leur sont attribuées. Porteurs d'un savoir extraordinaire, dans l'esprit de la célébration ritualisée du peuple authentique, on leur façonne l'image d'hommes de racines et de terroir :

Après plus de cent ans pour la première fois le peuple hongrois, la classe ouvrière et la paysannerie travailleuse hongroise possèdent de nouveau une armée qui est soudée au peuple par des milliers de liens. (cf. Farkas, p. 85)

Bien que se réclamant d'une philosophie d'avant-garde, l'URSS n'a pas abandonné les traditions de la sainte Russie et du messianisme. Staline est bien le prophète d'une religion qui a ses fanatiques et ses martyrs, il est l'annonciateur des temps nouveaux, d'un nouvel âge d'or pour l'humanité.

VI - Double antagonisme

Le langage utilisé semble postuler qu'il n'y pas de milieu, mais seulement des contraires, de strictes alternatives, toute attitude conciliatrice étant perçue comme manipulation, un langage vivant dans la contradiction qui l'oppose à l'ensemble des textes produits à partir de positions antagonistes dans le passé et dans le présent.

La langue politique est inconcevable sans figure de l'adversaire. La dénonciation de l'ennemi – instrument négatif de cohésion – se place au cœur de nos documents. Ici, l'adversaire est un ennemi du peuple. Étiquette commode pour qualifier l'ensemble des opposants, les bourgeois du passé et du présent. Car tous les crimes et horreurs que le fascisme a déversés sur le monde, que les colonisateurs ont commis des siècles durant, les impérialistes les commettent aujourd'hui avec encore plus de barbarie. On condamne le "nuisible esprit de cliques" en particulier dans la vie artistique :

[...] *on y trouve encore la vanité, le désir de se mettre en avant, les susceptibilités à l'égard de la critique, autant d'héritages du vieux monde, un esprit de cliques qui entrave le développement et la consolidation du front culturel unique.* (cf. Révai, p. 30)

Comme on l'a vu, tirer un trait sur le passé devient donc un leitmotiv de ces textes. Ce qui n'est pas chose aisée car quelques éléments néfastes du passé sont toujours là et s'efforceraient de saboter l'édification du socialisme. Les séquelles de l'ancien régime d'exploitation nécessitent ainsi la vigilance contre toutes les survivances et manifestations du régime capitaliste :

Certaines calomnies prétendent que nous nous isolons de la soi-disant culture occidentale [...]. *Nous nous défendons uniquement des réseaux d'espionnage qui se servent de la culture occidentale comme couverture* [...]. *Nous établissons la différence entre la culture française représentée par Aragon et le pourrissement culturel de la France marshallisée.* (cf. Révai, p. 33)

Toute action politique est identifiable par l'emploi qu'elle fait d'un certain type de vocabulaire. Le parti construit son lexique qu'il veut faire devenir universellement employé, celui de l'adversaire étant voué à la disparition.

A la guerre politique se superpose la guerre des mots. Un même concept s'exprimera par un terme différent selon qu'il est observé dans le camp communiste ou chez l'adversaire. On parle d'un patriotisme socialiste à propos de l'URSS et d'un nationalisme bourgeois, à propos des pays capitalistes.

On peut condamner à la fois ceux qui sont trop engagés dans la voie internationaliste et ceux qui ne comprennent pas toutes les

fines exigences du patriotisme socialiste. Il suffira de taxer les uns de cosmopolitisme, les autres de nationalisme. Dans ce contexte, l'autodéfense devient difficile. Le maniement du langage disqualificatoire est entre les mains du pouvoir.

Dans le cadre d'une vision dualiste, les blâmes et éloges fonctionnent sur le registre du propre et du sale, du sain et du malade, et des insultes :

[...] *à nos frontières nous épie l'infâme provocateur des impérialistes, le sombre assassin Tito et sa bande* (cf. Farkas, p. 78);
odieux projets de guerre ;
les machinations infâmes des impérialistes ;
la guerre n'est pas une manifestation divine, mais l'œuvre de la politique sanguinaire et du système cruel des impérialistes . (cf. Farkas, p. 77)

L'analogie est une source de créativité lexicale au même titre que la néologie :

[...] *il est temps de raffermir la charpente de notre parti, car sans cela nous risquons de ne pouvoir résoudre les grands objectifs que nous nous sommes fixés. (Rákosi, p. 64);*
celui qui à l'heure actuelle ... hésite, reste en arrière, tombe dans les filets de l'ennemi [....] (cf. Rákosi, p. 65)

Par ailleurs, nulle métaphore ne paraît excessive pour qualifier les acquis de la nouvelle société. La représentation du temps socialiste s'alimente d'images multiples :

C'est la liberté qui, dans le cœur des travailleurs hongrois a transformé l'amour de la patrie en un sentiment ardent. Ce sentiment brûlait déjà à feu couvert au cœur de notre peuple durant les siècles terribles de l'oppression mais il s'est embrasé en devenant une force puissante après que notre peuple est devenu maître du pays. (cf. Farkas, p. 87)

[Nous sommes entrés] la tête haute, dans la grande famille des nations progressistes et pacifiques, conduites par l'Union soviétique. (cf. Rákosi, p. 30)

[...] *notre parti est une organisation saine, forte et possédant des racines profondes et* [...] *il embrasse tout le peuple travailleur.* (cf. Rákosi, p. 52)

On note la référence obligée à l'Union soviétique, l'hommage insistant rendu à la culture, à l'art, à la science soviétiques. Laissons la parole à Révai :

la plupart de nos savants d'ancien type ne peuvent encore comprendre la passion idéologique, la profondeur et la persévérance qui caractérise la science soviétique. [...] *la plupart de nos savants font leur travail avec un certain practicisme professionnel, accordant une importance démesurée aux détails. Cette attitude, qui a une tradition de plusieurs dizaines d'années dans la science hongroise* [...] *est dangereuse parce qu'elle*

permet des courbettes serviles et cosmopolites devant la science bourgeoise (cf. Révai, p. 17.)

Afin d'abrutir le peuple, les plumitifs de l'ancien régime aimaien à répéter : nous sommes seuls. Nous étions, paraît-il, seuls parce qu personne ne comprenait notre langue et que nous n'avions pas de parenté e Europe. La langue hongroise est aussi difficile aujourd'hui pour le étrangers qu'elle ne l'était sous l'ancien régime. Nous n'avons pas non plu vu naître de parents au cours de ces six dernières années. Mais, nous n sommes pas seuls ! Ce n'est ni grâce à la langue, ni grâce au sang, mais par l biais de notre culture socialiste naissante que nous sommes devenus frères e parents de la grande Union soviétique et des peuples, des pays qu construisent épaule contre épaule avec nous le socialisme. (cf. Révai, p. 35.)

L'exemple soviétique se voit ainsi doté d'une fonction mythique de prototype. Quand Boris Polévoï, écrivain soviétique demande, en 1949, à un jeune journaliste hongrois, quels sont les manuels du journalisme en Hongrie, celui-ci indiquant la collection de la *Pravda*, lui répond : "voilà notre manuel". (Histoire citée par F. Balle, p. 400).

La russification et la glorification de l'Union soviétique s'opposent à un anti-américanisme virulent : on fustige le jazz, les films d'Hollywood, les écrivains bourgeois. Le clivage éthique bons / méchants est redoublé au plan du vrai et du faux. Nous disons vrai et les autres mentent.

L'examen de nos textes conduit à dégager deux composantes argumentatives : une composante, faite de raisonnements et une composante séductrice. Cette dernière est souvent représentée par des récits de vie qui ne sont jamais gratuits. S'ils ne sont pas informatifs, il sont démonstratifs par l'exemplarité.

Farkas évoque deux épisodes dont le premier s'est déroulé à la frontière yougoslave : un garde-frontière entame une conversation avec une patrouille yougoslave. A la question de savoir combien de temps ils supporteront encore ce traître Tito, les membres de la patrouille yougoslave répondent après s'être assurés qu'il n'y a personne dans les environs : "Soyez tranquilles, plus pour longtemps !" (cf. Farkas, p. 79)

Pour ce qui est du deuxième épisode, il s'agit de larges extraits d'une lettre. Mme József Szalai, ancienne terrassière écrit à son fils-soldat à l'occasion de son admission au parti comme membre-candidat :

- Lors de la Libération, toi aussi, la tête haute, tu te tenais avec ton père sur les terres que nous venions de recevoir. A ce moment-là, j'ai senti que cette terre qui se trouve devant nous d'un seul tenant[...] ce sont toutes les brouettées de terre que ton père, vieilli au travail, a transportées durant sa

vie[...]. *C'est le parti qui nous l'a donnée* [...] *que le camarade Rákosi dirige et dont tu porteras sur ton cœur la signature, dans la carte du parti.* (cf. Farkas, p. 88).

La véracité des récits est ici secondaire, seul compte le message.

VII - Projet sur la langue

Il n'y a pas de discours politique sans projet sur la langue et il arrive bien souvent que le pouvoir s'interroge sur sa pratique langagière. C'est ce qui se produit dans le discours de Révai qui constate entre autres : *"En s'adressant au peuple, nous utilisons souvent un langage artificiel et déformé* [...] *un jargon bureaucratique* [...], *un langage compliqué sans vie et sans saveur qui nous sépare des masses."* (cf. Révai, p. 9.). Mais c'est plus une réflexion sur les formes de langue qui constituent une entrave à l'efficacité de l'action politique plutôt qu'une réflexion sur la langue elle-même.

La condition de production des discours est indissociable de la circulation de tout un ensemble de textes qui les préparent et dont ils constituent le point culminant. Les propos des figures de proue du parti pénètrent dans ceux des dirigeants secondaires et dans les textes scolaires. Ces discours ne demandent qu'à être repris, à être intégrés dans d'autres discours, notamment dans les fameuses demi-heures quotidiennes consacrées à l'étude de *Szabad Nép*, organe central du parti.

Les mots ne circulent pas seuls dans les énoncés. Ainsi, chaque personnage et événement cité est doté d'attributs invariants. Une notion se définit aussi par les mots qui l'accompagnent : *a nagy Lenin* "le grand Lénine", *nagy tanítómesterünk*, "notre grand maître Lénine", *nagy tanítónk, Sztálin elvtárs* "notre grand éducateur, le camarade Staline", *a béke erőinek gigászi küzdelme* "lutte gigantesque des forces de paix", *a dicső szovjet hadsereg* "la glorieuse armée soviétique", *a békefront hatalmas ereje, megingathatatlan szilárdsága és egysége, Sztálin elvtárs bölcs békepolitikája* "la force immense, la fermeté et l'unité inébranlables du front de la paix, la politique de paix clairvoyante du camarade Staline" (cf. Farkas, p. 78); "les démocraties populaires [...] peuvent puiser [...] sans limite dans les trésors inestimables de la riche expérience soviétique" (cf. Rákosi, p. 15.)

Il n'y a pas de discours sans projet de reproduction des formes discursives existantes. Tout champ discursif correspond à une certaine manière de citer les discours antérieurs au champ discursif.

La reprise mot à mot de formulations inscrit le discours communiste dans la pratique scolaire de la récitation. Le marxisme se fige en une série de dogmes illustrés par la canonisation de quelques

brefs propos de Staline et de Lénine. On s'efforce de réactualiser leu
textes comme si tout sujet avait à se situer par rapport à leurs idé
La perfection des fragments reproduits est telle que les commentai
sont superflus.

Il est important de rappeler que le parti unique en Hongrie
jamais été égal à un discours unique. La langue et l'idéologie officiel
communistes en Hongrie n'étaient pas entièrement homogènes. El
ont beaucoup changé entre 1945 et 1948, après la mort de Staline
en 1956-1957. C'est ainsi qu'à partir des années soixante, dans u
atmosphère générale favorisant de plus en plus la pluralité
valeurs, les historiens reviennent sur certains aspects du pa
hongrois et sont autorisés à réhabiliter des personnages et
événements jusque-là condamnés et grâce à la liberté – insuffl
petites doses – rétablissent progressivement la continuité rompue
1945.

La manipulation de la langue en régime totalitaire produit
langue totalitaire officielle. Celle-ci à son tour sécrète spontaném
une contre-langue, une langue antitotalitaire d'autodéfense. D
notre étude, nous nous sommes appuyés sur des documents éma
de la main sacrée du pouvoir. Mais le discours politique ne se ré
pas au discours de la hiérarchie. On relève, dans la langue de tou
période communiste, des discours souterrains, invisibles
particulier sous de multiples formes orales (histoires drôles, chan
à double sens) difficiles à régenter; un bilinguisme partic
permettant aux locuteurs de choisir selon les circonstances d'uti
l'une ou l'autre des deux langues. Le parti n'avait jamais réu
imposer son lexique ni à réduire à un seul sémantisme les mots
fausses nominations s'opposent dans la norme individuelle à
noms plus adéquats. La "libération" est appelée, dans la sp
individuelle, "occupation militaire", la "République des Cons
porte le nom péjoratif de "Kommün", etc.

Nous citons pour finir l'écrivain contemporain Péter N
préoccupé par l'ignorance collective dans laquelle le communis
laissé ses compatriotes :

*Dans la mesure où la règle de base de la communication des un
les autres était de ne pas rendre collectif leur savoir individuel, puis
ne pouvaient conserver leur communauté nationale que par le
attachement obsessionnel à cet accord tacite, il devait en découl
chaque Hongrois supposait que l'autre savait aussi bien que lui ce
savait, bien que ni l'un ni l'autre ne fut en mesure de définir ce qu'il
ni ce qu'il ne savait pas !*[2]

---

2 *Lettre Internationale*, n° 20, printemps 1989.

VIII - Conclusions

Notre corpus jette une lumière crue sur le langage du paroxysme stalinien.

Comme tout discours politique, le discours communiste enferme la réalité mouvante dans des schémas préfabriqués et réducteurs et tout langage strictement normé est lui-même instrument de domination.

L'enjeu politique lié à l'acte de nommer l'Histoire dans le discours politique est fondamental. La représentation du temps historique relève d'un travail de sélection de la mémoire collective. Contrôler le passé facilite la maîtrise du présent.

Ce sont là quelques-unes des conclusions auxquelles peut mener notre travail. Il sort du cadre de cette contribution d'étudier davantage le type de politique pratiqué par le régime communiste. Ceci ne veut pas dire que l'on puisse décrire le mode d'expression verbale d'une politique sans s'interroger sur la valeur des rapports sociaux qu'il reflète et qu'il contribue à légitimer.

Bibliographie

Balle, F., *Médias et société*, Paris, Édition Montchrestien, 1984.
Bod, L., "Langage et pouvoir politique. Réflexions sur le stalinisme", *Études*, Février, 1975, pp. 177-214.
Kende, P., "Ce que le communisme a légué de durable : le cas hongrois", *L'autre Europe*, N° 28-29, 1996.
Ferro, M., *L'histoire sous surveillance*, Paris, Calmann-Lévy, 1985.
Hernádi, M., *Ünneplő társadalom*, Budapest, Kossuth, 1985.
Molnár, M., *La démocratie se lève à l'Est*, Paris, PUF, 1990.
György, P., "Un style d'époque ou le miroir de tous les jours", pp. 32-35.
Molnár, M., *Histoire de la Hongrie*, Paris, Hatier, 1996.
Roselli, M., "Un outil d'analyse pour le discours politique; la richesse du vocabulaire", *Cahiers de Lexicologie* 60, 1992-1, pp. 175-193.
Seriot, P., "Langue de bois, langue de l'autre et langue de soi", *Mots*, N° 21, décembre 1989, pp. 50-66.
Thom, F., *La langue de bois*, Paris, Juillard, 1984.
Zawadazki, P., "Entre ethnos et dêmos : les populismes en Pologne", *Mots*, N° 55, juin 1998, pp. 27-44.
I. Zemtsov, *Sovietskij Politiceskij jazyk*, Londres, Overseas Publications Interchange, 1986.
A Magyar Dolgozók Pártja II. Kongresszusának jegyzőkönyve, 1951. február 24 - március 2. (Le II[e] Congrès du Parti des Travailleurs hongrois, 24 février - 2 mars 1951), Budapest, Szikra, 1951.